

unine

UNIVERSITÉ DE
NEUCHÂTEL

Institut de Histoire

Espace Louis-Agassiz 1
CH - 2001 Neuchâtel

MINI-MÉMOIRE
sous la direction du Prof.
Laurent Tissot

Semestre d'automne
2013

Antoine Staffelbach

Entre mythe métropolitain et réalité missionnaire :

*L'expérience du voyage dans la
correspondance d'Elise Kiener,
Neuchâteloise traversant l'Afrique
australe en 1890.*



Table des matières :

1. Introduction.

| | |
|--|-----|
| 1.1 Mise en situation..... | p.2 |
| 1.2 Problématique..... | p.3 |
| 1.3 Présentation du fonds Elise Kiener et du corpus..... | p.4 |
| 1.4 Correspondre en 1890..... | p.6 |
| 1.5 Difficultés rencontrées..... | p.7 |

2. Cadre historique et mythe métropolitain.

| | |
|---|------|
| 2.1 François Coillard et la Mission du Zambèze..... | p.9 |
| 2.2 Conclusion préalable..... | p.12 |

3. La réalité missionnaire au travers de la correspondance d'Elise Kiener.

| | |
|--|------|
| 3.1 Avertissement au lecteur..... | p.13 |
| 3.2 Premier contact avec des ethnies non-européennes..... | p.13 |
| 3.3 Entre oeuvre civilisatrice et oeuvre missionnaire..... | p.14 |
| 3.4 Lorsque le « Nègre » devient « Noir »..... | p.15 |
| 3.5 Misère morale et misère physique..... | p.15 |
| 3.6 La foi d'Elise Kiener face au quotidien du natif: un choc des représentations ?..... | p.17 |
| 3.7 La Mission comme oeuvre moralisatrice | p.18 |
| 3.8 Le Kalahari et l'ethnie bushman..... | p.20 |
| 3.9 Arrivée au Zambèze et présence de l'« ennemi »..... | p.20 |
| 3.10 L'esclavage : un non-dit ?..... | p.21 |

4. Conclusion..... p.23

5. Bibliographie.

| | |
|------------------------------|------|
| 5.1 Sources primaires..... | p.25 |
| 5.2 Sources secondaires..... | p.25 |
| 5.3 Webographie..... | p.27 |
| 5.4 Illustrations..... | p.27 |

6. Annexe :

| | |
|---|------|
| 6.1 Carte : <i>l'Afrique du sud coloniale entre 1884 et 1905</i> | p.28 |
| 6.2 Carte : <i>Essai de Carte du Lessouto par F.H. Krüger, 1882</i> | p.29 |

1. Introduction

1.1 Mise en situation

En 1857, David Livingstone rentre en triomphe à Londres: il est le premier Européen à avoir traversé l'Afrique d'est en ouest. Le récit de ses voyages, relayé par la *Royal Geographical Society*, fera de lui l'apôtre de la colonisation. Jusqu'alors, les terres au sud du Sahara étaient considérées comme dépourvues des produits susceptibles d'exciter l'appétit occidental et la « réputation de barbarie »¹ de ses habitants en avait fait une région fort délaissée des colons. Dans le courant du XIXe, on voit naître des thèses abolitionnistes, les Etats européens décident progressivement de sortir l'Afrique noire de la traite esclavagiste qui constituait jusqu'alors l'essentiel de son attrait économique. Prônant le développement d'un « commerce légitime » à l'appui d'une « nouvelle colonisation »², nombre de missionnaires seront dépêchés en Afrique subsaharienne. En Suisse romande, l'intérêt missionnaire prend son essor durant la deuxième moitié du XIXe siècle, principalement via la *Société des Missions évangélique de Paris*, et dès 1875³, sous la houlette d'entreprises locales.

En 1890, Elise Kiener intègre la Mission de Paris. Elle quitte Dombresson, près de Neuchâtel, pour un voyage de huit mois afin de rallier les territoires de l'ancienne Zambie⁴ ; elle y exercera en tant qu'institutrice puis comme doyenne de mission pendant près de trente ans. Au sein d'une abondante correspondance⁵, elle rend compte de son long voyage, de la vie quotidienne au sein de la mission, des rapports entre les diverses instances locales (qu'elles soient indigènes ou métropolitaines), de l'hygiène catastrophique qui cause la mort de plusieurs de ses proches, de l'instauration du protectorat anglais et s'avance même à quelques considérations sur la faune, la flore et les peuples. La trajectoire d'Elise Kiener est intéressante à plus d'un titre. Tout d'abord, son expérience missionnaire se révèle d'une longévité remarquable. Ensuite, le nombre de sources qui retracent son parcours est extrêmement élevé -du moins jusqu'en 1901- ajoutons enfin que quelques témoignages⁶ sont également disponibles dans l'intervalle qui s'étend jusqu'à sa mort, en 1919.

Notre travail se concentrera essentiellement sur sa correspondance des neuf premiers mois de son expérience. Cette période correspond à son voyage depuis Paris jusqu'au Cap -via Londres- puis sa traversée du continent africain ; elle comprend également les premières semaines de son arrivée dans les stations du Zambèze, échelonnées le long du fleuve du même nom.

1 FREMEAUX, Jacques, *Les empires coloniaux. Une histoire-monde*, CNRS éditions, 2012, p.79.

2 ZORN, François, *Résumé de Conférence*, 13 février 2010.

3 SCHLUP Michel, SCHEURER, Rémy, *Bible et foi réformée dans le Pays de Neuchâtel*, Catalogue réalisé dans le cadre du 450e anniversaire de la Révolution neuchâteloise, Bibliothèque de la Ville, 1980, p.72.

4 Plus précisément dans la vallée du Zambèze, d'abord à Séfula, puis à Kazungula et enfin à Sésheké.

5 Disponible aux archives de la ville de Neuchâtel (ainsi qu'un journal de bord et une cinquantaine de pièces iconographiques), sous la dénomination « Fonds Elise Kiener ». Elles n'ont pas encore été traitées, sont intégralement manuscrites, écrites en français et, partiellement, en anglais.

6 Le journal de bord s'étend sur l'année 1901, à son retour d'un congé de deux années. Une notice nécrologique ainsi que le récit de sa mort sont également disponibles, respectivement dans le *Journal des missions évangéliques* (vol. 94, 2e semestre, 1919, p. 7-9 et 29-33, réalisée par le missionnaire Juste Bouchet) et dans *Nouvelles du Zambèze* (vol. 22, n°3, septembre 1919, p.42-48, réalisé par ses collègues).

1.2 Problématique

Afin de bien saisir les enjeux que peut révéler le fonds Kiener, il convient de faire un bref tour d'horizon du discours colonial et missionnaire ainsi que de ses récentes approches historiques et géographiques.

Albert Memmi⁷ met en évidence que tout colon passe par une découverte de sa propre condition -privilégiée- en regard de celle -misérable- du colonisé. Cette prise de conscience se produit généralement lors de son arrivée dans le territoire outre-mer et contraste souvent avec l'image projetée avant le départ de la métropole. En 1840, Fowell Buxton⁸ théorisa la « doctrine des trois C » : Christianisation, Commerce et Civilisation, qualifiant ainsi les trois dogmes qui caractériseront la politique coloniale post-esclavagiste. Selon les époux Comaroff⁹, le rôle du missionnaire ne se réduit pas au premier de ces dogmes ; si le missionnaire tente d'ancrer les pratiques indigènes dans le contexte colonial émergent (ancrage qui passe par un contrôle de la circulation des biens mais également du travail indigène, soit un travail de colon), il tente également de transcrire le credo chrétien en un message vernaculaire dénué des contraintes culturelles européennes. Cette ambivalence nous poussera à ne pas cantonner la position d'Elise Kiener aux aspects ministériel et colonial de sa vocation mais à tenter de percevoir en quelle mesure elle se fait la traductrice -littérale ou détournée- des valeurs occidentales.

Selon Marcel Launet¹⁰, le rôle essentiel du missionnaire durant le XIXe siècle est de propager la foi chez les païens par un prosélytisme ardent. Dès 1830, de nombreux récits, brochures et magazines¹¹ parviennent en occident rendant compte de l'évolution de ces héros de la foi et de leurs pérégrinations. Ces diverses parutions contribueront grandement à développer ainsi qu'à vulgariser l'intérêt missionnaire et auront de nombreux échos en France comme en Suisse.

Par ailleurs, Hélène Blais¹² nous rappelle que l'intelligibilité du paysage australien a été amenée aux européens par les populations indigènes¹³ et que, par le même processus, ces derniers se sont vu spolier une partie de leurs spatialités. S'appuyant sur les écrits de John Noyes¹⁴, elle souligne que la littérature est une composante fonctionnelle des pratiques coloniales et adhère au postulat selon lequel elle capturerait l'espace,

7 MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé – Portrait du colonisateur*, Gallimard, 1965, p. 33.

8 BUXTON, Fowell, *De la traite des esclaves en Afrique et des moyens d'y remédier*, Paris, 1840.

Voir: ZORN, François, *Résumé de Conférence*, 13 février 2010.

9 COMAROFF, Jean & Johne, *Of Revelation and Revolution: The Dialectics of Modernity on a South African Frontier*, University of Chicago Press, 1997, p. 12-13.

10 À noter que Mr Launay s'intéresse essentiellement aux entreprises catholiques et ne s'attarde que très peu sur leurs homologues protestantes. LAUNAY, Marcel, « Stratégie missionnaire et obstacles à l'évangélisation pendant le grand siècle missionnaire (XIX^e siècle) », *Histoire, monde et cultures religieuses* 3/2008 (n°7), p. 59-77.

11 En 1830, une révision de la Charte constitutionnelle est promulguée en France, « elle accorde liberté de presse "en se conformant au lois" et supprime la censure ». ZORN, Jean-François, « La mission sous presse. Journaux et revues des missions protestantes francophones », *Histoire, monde et cultures religieuses* 3/2007 (n°3), p. 163-171.

12 BLAIS, Hélène, *Coloniser l'espace : territoires, identités, spatialité*, in *Genèses* 1/2009 (n° 74), p. 145-159.

13 CARTER, Paul, *The Road to Botany Bay: An Exploration of Landscape an History*, Press of Minesota University, 1987.

14 NOYES, John Kenneth, *Colonial Space: Spatiality, Subjectivity and Society in the Colonial Discourse of German South West Africa, 1884-1915*. in : *Africa : Journal of the International African Institute*, p.434-436.

créant ainsi des frontières, reflétant (mais aussi participant) pleinement (à) la production des espaces coloniaux. Toujours selon Hélène Blais, il convient de ne pas assimiler la spatialité coloniale comme tendant vers une même uniformité, mais de les analyser selon leurs particularités, à l'intersection des forces « locales et métropolitaines ».

Dans cette perspective, le fonds Elise Kiener -et les dix-neufs premières lettres auxquelles nous nous intéresserons- s'inscrit dans la mise en place progressive d'un espace normé selon les critères de la structure coloniale. Dès lors, son rapport au monde doit être influencé d'une part, par les échanges avec les locaux comme avec les missionnaires qui l'accompagnent et, d'autre part, par son rôle au sein du train de bagages l'accompagnant jusqu'à Séfula, le but de son voyage.

Notre ambition est de chercher à voir dans quelle mesure la conception de l'autochtone, dans les lettres d'Elise Kiener, ira évoluant au fil de son voyage, de chercher à savoir si son regard est influencé par la littérature pléthorique à laquelle elle a eu accès avant son départ et dans quelle mesure son bagage culturel a pu avoir un impact dans sa découverte de l'Afrique noire, de ses habitants et de leurs coutumes.

1.3 Présentation du fonds « Elise Kiener » et du corpus :

Le fonds Elise Kiener est rassemblé aux archives de l'Etat de Neuchâtel. Il y a été déposé par sa famille et comprend un ensemble de soixante-cinq lettres, un journal de bord (qui retrace son voyage aller) ainsi que septante-quatre documents iconographiques (essentiellement des photos, des dessins et des reproductions diverses, représentant la Suisse ainsi que l'Afrique). Il sont répartis par ordre chronologique en douze enveloppes, s'échelonnant entre 1890 et 1915.

Dans notre travail, nous nous concentrerons sur les deux premières enveloppes du fonds Elise Kiener, soit ses dix-neufs premières lettres, ainsi que son journal de bord. Toutes ces lettres sont à dater de l'année 1890. Elles couvrent -de même que le journal de bord- les neuf mois de voyage de Mlle Kiener, depuis son arrivée à la maison des missions de Paris jusqu'aux premières semaines qui suivent son installation dans la station de Séshéké. Si nous nous sommes concentrés sur cette tranche du fonds, c'est qu'elle est vectrice de nombreux éléments du plus haut intérêt : Mlle Kiener dépeint avec force détails ses rencontres avec les natifs de diverses ethnies, sa prise de contact avec les colons et missionnaires qu'elle rencontrera sur son chemin ainsi que les aléas de son voyage. Sa foi -d'inspiration protestante- est extrêmement présente et perceptible, elle met systématiquement le Seigneur au centre de ses récits et ne tarit jamais de louanges ou de bénédictions que ce soit à l'attention de ses proches, des gens qu'elle est amenée à rencontrer ou de son propre sort.

De manière plus générale, le fonds Elise Kiener recèle un intérêt non négligeable car il met un visage sur une tendance représentative de son époque. Selon Sarah Curtis, jusqu'au tournant du XVIIIe siècle, le personnel

missionnaire était exclusivement masculin, au début du XIXe siècle, cette règle tacite évoluera vers une progressive féminisation. On assiste parallèlement à « un glissement de la nature du rôle du missionnaire (...), les femmes dépendaient toujours des hommes pour les sacrements mais elles pouvaient dispenser l'instruction religieuse »¹⁵. Adolphe Jalla -missionnaire au Zambèze et contemporain d'Elise Kiener- souligne : « Ce qui constitue la supériorité des missions protestantes sur les catholiques, n'est-ce pas la présence de la femme missionnaire, son ministère auprès des femmes et de la jeunesse, et de la vie familiale dont elle est le centre (...) »¹⁶.

Malgré cet essor du nombre de femmes impliquées dans les entreprises missionnaires, rares sont les études qui rendent grâce à leur mérite car, bien souvent, les sources taisent le nombre de femmes impliquées ainsi que leur rôle au sein des missions¹⁷. En un mot, la figure du missionnaire véhiculée par les journaux européens reste avant tout masculine. En ce sens, l'expérience de Mlle Kiener peut se montrer révélatrice de bien des mécaniques. Cette dernière semble assez vite chargée d'approcher la sphère privée des diverses ethnies locales ; rappelons qu'à la fin du XIXe siècle, la conversion des femmes -et donc des mères- reste avant tout une affaire de femmes.

Ajoutons enfin que c'est la richesse de ce fonds qui crée son intérêt ; si nous en avons sélectionné les dix-neuf premières lettres, c'est parce qu'elles couvrent la première année de Mlle Kiener en Afrique avec bien plus de détails que ne le font les quarante-six autres, échelonnées sur plus de vingt-cinq ans de missionariat. Près d'un quart des lettres disponibles est expédié en 1890.

Si c'est ce dernier point qui nous est apparu de lui-même comme le sujet central de notre travail, c'est à cause de la figure du missionnaire véhiculée dans les articles et journaux de missions. On qualifie très souvent l'acte missionnaire par un vocabulaire guerrier, aventureux voire héroïque. Entre cette mythologie qui exalte les foules et la réalité du voyage missionnaire, voilà où se situera notre travail d'historien. Concernant la fondation de la Mission du Zambèze, qui suit son oeuvre au Lessouto, François Coillard, contemporain de Mlle Kiener, est décrit en ces termes : « (...) qu'il s'en rende compte ou non, (...) M. Coillard, un coeur de héros chrétien, veut se frayer – contre les conseils de la sagesse humaine et peut-être même de la prudence chrétienne – une route nouvelle. »¹⁸. Coillard s'étonne de cette définition de l'héroïsme et préfère se considérer comme « un soldat du Christ »¹⁹.

Entre l'héroïsme véhiculé par la presse et la vocation apostolique de M. Coillard et de ses compagnons

15 CURTIS, Sarah, « À la découverte de la femme missionnaire », in *Histoire, monde et cultures religieuses* 4/2010 (n°16), p. 5-18. À noter que notre auteur s'intéresse exclusivement aux missions catholiques.

16 JALLA, Adolphe, *Pionnier parmi les ma-rotsé*, Imprimerie claudienne, Florence, 1903, Préface.

17 Voir : CURTIS, Sarah, « À la découverte ... », *op. cit.* p.4.

18 REVEILLAUD, Eugène, « La mission aux colonies », *Signal* du 23.06.1883, in ZORN, Jean-François, *Le grand siècle d'une mission protestante : la Mission de Paris, 1822-1914*, Paris, Karthala, 1993, p.458-459.

19 DE SEYNES, Jean, « Préface » in COILLARD, François, *Sur le Haut Zambèze*, Imprimerie Berger-Lavrault, Nancy, 1890, p.IX.

missionnaires, il y a sans doute une marge non négligeable. Nous tenterons ici de discerner où se situait Mlle Kiener : probablement entre le côté épique que l'on a pu projeter sur l'entreprise de François Coillard et la réalité des faits.

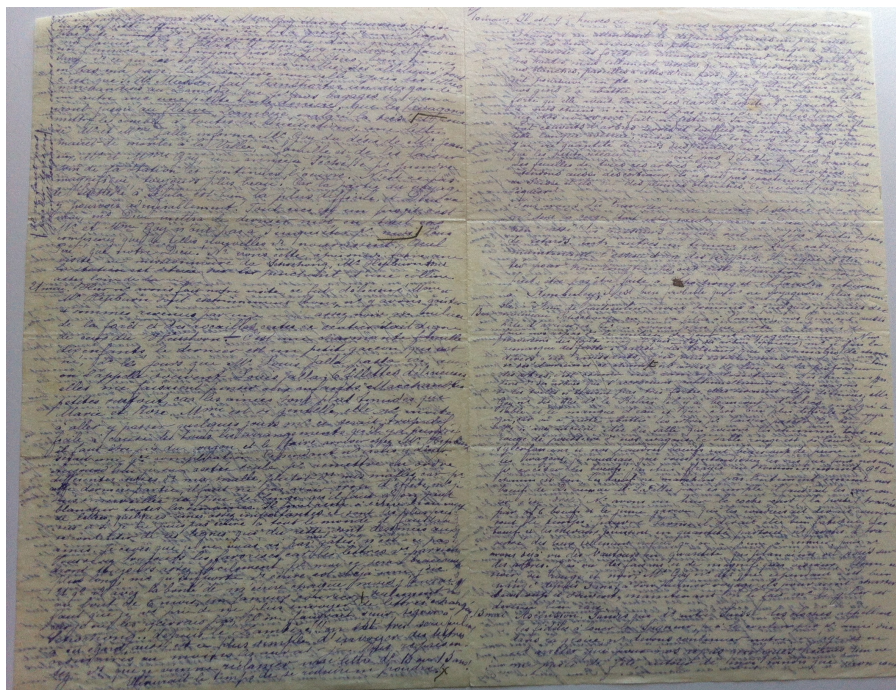


Illustration 1: L'un des feuillets de la huitième lettre de Mlle Kiener.

1.4 Correspondre en 1890 :

La plupart des lettres écrites par Mlle Kiener étaient écrites à l'attention de sa famille proche et plus particulièrement de sa soeur Virginie. Il est fort probable qu'elles aient ensuite transité chacune à leur tour -que ce soit les originaux ou des reproductions réalisées en Suisse- auprès de ses proches et des amis de la famille. Cette constatation relève de l'évidence au vu des nombreuses annotations à l'attention de ces derniers (particulièrement Mme de Rougemont) qui truffent des lettres visiblement destinées à sa famille. Dans sa dixième

lettre, elle précise même qu'elle adresse les dernières lignes « aux parents et aux amis tout à fait intimes, car ceci ne doit pas se publier »²⁰.

L'écriture épistolaire au sein de la famille trouve son sens dans un besoin irrépissible de communiquer, ce qui n'implique pas que Mlle Kiener se soit livrée tout entière, sans fard ni pudeur. Lorsqu'elle entreprend la narration de son ordinaire, elle établit une sorte de pacte avec ses destinataires, elle s'engage à conter sa vie, ses difficultés comme les joies que certaines rencontres ont pu lui procurer. En un mot, son témoignage nous fournit un aperçu de sa sphère intime. Dès lors, nous sommes en droit d'entamer une réflexion sur le sens de cette intimité qui nous est livrée. Selon Céline Dauphin, au XIXe siècle, « l'intime qualifie un lieu, une atmosphère qui crée ou évoque le confort d'un endroit où l'on se sent isolé du monde extérieur »²¹. Dans le cas d'Elise Kiener, on reconnaîtra difficilement ce qu'un voyage au travers de l'Afrique peut avoir d'intime alors qu'il doit être extrêmement dépayçant.

Néanmoins, dans chacune de ses lettres, elle décrit en détail l'évolution de l'intérieur du wagon dans lequel

²⁰ Le 15.06.1890, elle se permet quelques aspirations « inavouables » : « Je serais heureuse de recevoir un ou deux tabliers (...). Puis il me faudrait un jupon d'étoffe légère mais de laine pour le porter des matinées dans les jours de pluie (...). Si ma chère Marie l'Eplatenier me glissait quelques petits bricelets... ».

²¹ DAUPHIN, Cécile, « Ecriture de l'intime dans une correspondance familiale du XIXe siècle », in *Le Divan familial* 2/2003 (N° 11), p. 63-73.

elle voyage, la géographie de ses lieux de bivouac ou l'endroit et les conditions dans lesquels elle se trouve pour écrire. Par la même occasion, Mlle Kiener nous décrit -par un jeu d'oppositions et de truchements- son rapport au monde extérieur, ce qui l'effraye et la rassure, ce qui l'étonne et lui paraît aller de soi. Sa défiance de l'inconnu -qui sommeille à l'extérieur des limites circonscrites par l'espace décrit- est particulièrement perceptible lorsqu'elle évoque la faune africaine, que ce soit l'hippopotame ou la tsé-tsé²². Au sein d'une correspondance, c'est dans ce jeu d'oppositions entre cadre proche et éloigné, entre dits et non-dits, ou encore dans la résistance que peut opposer la source qu'il est pertinent d'insérer le regard de l'historien²³.

Il est important de noter qu'à partir de la huitième lettre, Elise Kiener cesse de recopier ses lettres dans son journal de bord. Nous pouvons raisonnablement penser que c'est dans ce sens que se réalisait le travail d'écriture. Elle commençait par ses lettres d'une écriture très dense -réalisées souvent sur du papier bible utilisé recto-verso- avant de rédiger son carnet de voyage, d'une écriture ample et beaucoup plus lisible. Notons néanmoins que les lettres sont souvent plus riches d'informations que le journal de bord²⁴. Ce qui nous pousse à penser qu'il y a primauté des lettres sur le journal, c'est leur caractère brouillon, bourré d'annotations, de renvois et parfois même de dessins.

1.5 Difficultés rencontrées

La difficulté majeure rencontrée lors de l'élaboration de ce travail résidait dans la densité du corpus et l'infinité des angles d'approche possibles. Les descriptions de Mlle Kiener ayant trait à sa conception du natif sont pléthore. Certains extraits n'ayant pas de rapport textuel immédiat avec cette thématique lui sont pourtant intimement liés. Il a donc fallu effectuer un choix parfois arbitraire dans la sélection de ces extraits, en gardant en mémoire une aspiration à l'exhaustivité. Notons que nous avons également passé sous silence son rapport à François Coillard -soit le pendant de sa relation à l'indigène- car cette thématique très riche nous aurait occupés dans des proportions dépassant les limites de ce travail, dont l'ambition reste, somme toute, modeste.

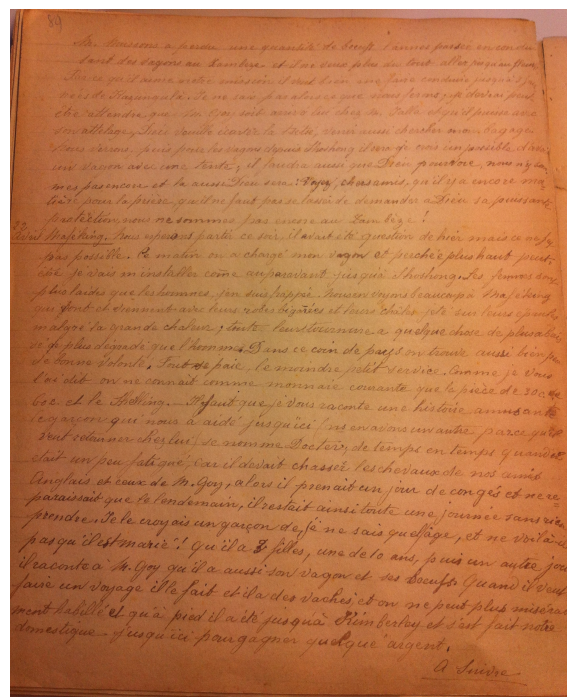


Illustration 2: Page du journal de bord de Mlle Kiener traitant des 20 et 22 avril 1890.

La transcription du corpus s'est révélée aisée tant que son journal de bord permettait de recouper le contenu de ses lettres. Jusqu'à la huitième lettre (non comprise), il permettait de clarifier certains problèmes de graphies, parfois oralisées, ainsi que les ratures. Néanmoins, les

²² Mlle Kiener évoque respectivement l'hippopotame dans sa treizième lettre, à la date du 20 juillet et la mouche tsé-tsé dans sa quinzième lettre, à la date du 18 août.

²³ Voir : DAUPHIN, Cécile, « Écriture de l'intime... », *op. cit.* p.6, p. 63-73.

²⁴ Par exemple, sa seconde lettre, datée du 20 février 1890, donne quelques précisions supplémentaire sur une mission juïve qui n'apparaissent pas dans le journal de bord.

lettres sont restées, du début à la fin de notre travail, la matière essentielle de notre analyse. Elles sont souvent plus complètes et plus détaillées que le journal de bord.

À ce propos, dans l'ensemble des lettres, l'écriture de Mlle Kiener, bien que très menue, est extrêmement lisible et se prête particulièrement à ce genre d'analyse. Elle-même s'en fait le reproche : « Je n'ai pas comme mes petits écoliers le disaient : marqué les pleins et finement tracé les déliés !! »²⁵ Cette dernière phrase fait un peu office de fausse pudeur, tout au fil de son corpus, rares sont les pâtés et l'écriture est souple, homogène et facilement lisible.

Le support en revanche, très souvent du papier-bible, fut une source de problèmes non négligeable. Mlle Kiener, probablement dans un souci d'économie, utilisait les deux côtés de ses feuillets. À cause de la superposition des deux écritures, souvent réalisée à l'encre noire ou bleue, il fut souvent ardu de travailler sur les reproductions photographiques réalisées pour l'occasion. De cette surimpression naquit la nécessité régulière d'aller consulter les originaux aux archives de l'Etat de Neuchâtel, voire de transcrire certaines lettres dans leur ensemble à partir des exemplaires originaux.

25 Dans sa seizième lettre, à la date du 2 octobre.

2. Cadre historique et mythe métropolitain

2.1 François Coillard et la Mission du Zambèze :

L'idée d'établir une mission sur les rives du fleuve Zambèze procède de plusieurs éléments. Stanley Livingstone découvre la région et y réside entre 1851 et 1856 ; il est le premier à rapporter l'existence d'une peuplade descendante de l'ethnie sotho et parlant sessouto : les Makololo (ou Kololo).

Dans sa correspondance, Adolphe Mabilie écrit : « Je voudrais tant que notre société de Paris envoyât quelques missionnaires chez les Makololo (...) ; car ils sont en réalité de vrais Bassoutos (...) l'entreprise serait je crois faisable. Partir du Sénégal d'une part de l'autre du Lessouto, et aboutir à faire se rencontrer les deux oeuvres missionnaires au coeur de l'Afrique, quel gigantesque projet. »²⁶

En 1873 et en 1876, les Eglises du Lesotho montent deux expéditions qui se soldent par des échecs retentissants ; à la fin de l'année 1876, lors de la Conférence missionnaire, elles décident de faire une nouvelle tentative. L'assemblée jette alors son dévolu sur François Coillard, alors malade et se préparant à un congé en Europe. Coillard et sa femme, après dix jours d'hésitation, acceptent de diriger l'expédition.

Cette entreprise s'étalera sur trois années et sera empreinte de nombreuses difficultés, qu'elles soient dues aux maladies contractées par les membres de l'expédition -qui en mourront bien souvent- ou aux incidents de parcours. L'expédition est forcée à une longue escale en pays nyaï puis ntebele (entre août 1877 et mars 1878), dont il ressort que les missionnaires ne peuvent s'y établir²⁷. En attendant la réponse du Comité, l'expédition se replie sur Shoshong, dernier village desservi par la poste entre le Lesotho et le Zambèze. En juillet 1878, le Comité et la Conférence des Eglises du Lesotho répondent à Coillard qu'il doit se trouver un endroit où s'établir au nord du Transvaal. Coillard est à Schochong depuis avril -soit bien trop loin et aux portes du désert- attendant une réponse qui tarde à lui parvenir et il finit par se résoudre en juin à poursuivre sa route en direction du Zambèze²⁸.

Le 1er août, l'expédition atteint le fleuve et Coillard envoie ses observations au Comité à la fin du mois : bien que les Kololo aient été exterminés par les Lozi (aussi appelés Barotsi), le sessouto sert bien de langue commune aux diverses ethnies de la région et l'arrivée d'évangélistes sotho ne semble pas poser de problèmes majeurs. Cependant, fin septembre, l'expédition est toujours sans nouvelle de la Conférence comme du Comité et, minée par la mort de certains de ses membres, c'est vers la mi-novembre qu'elle est

26 S.n., *Dossier RUP*, lettre d'Alfred Boegner à Monsieur le ministre des colonies, Paris le 11 juillet 1895, in ZORN, Jean-François, *Le grand siècle...*, op. cit. p.8., p. 445.

27 Le convoi sera fait prisonnier du chef Lobengula, grand chef des Ntelebe, duquel les nyaï sont vassaux ; il reprochera aux missionnaires de ne pas être des envoyés officiels de Letsie -successeur de Moshoeshoe- et de venir du district de Molapo ayant livré un chef Ntelebe aux britanniques. ZORN, Jean-François, *Le grand siècle...*, op. cit. p.8, p. 449.

28 Il écrit à ce propos : « Notre but n'est pas d'aller fonder une mission mais simplement d'explorer. Nous partons en éclaireurs et, si Dieu nous ramène en santé, nous dirons ce que nous avons vu et ce sera à vous de décider ce que nous pourrons faire. », sa lettre sera publiée dans le *Journal des Missions évangéliques* in *Ibid.* p.450.

contrainte de rebrousser chemin en direction du Lesotho, elle l'atteint fin avril.

À la suite de cette expédition, la plupart des membres de la Conférence missionnaire du Lesotho -hormis Mabile et Coillard- désapprouvent l'idée de créer une Mission au pays des Barotsi ; la fièvre est considérée comme un obstacle insurmontable. La Mission du Zambèze devient donc un projet complètement nouveau que mènerait principalement le Comité, appuyé par la Conférence missionnaire dans la mesure de ses moyens. Par ailleurs, le couple Coillard est appelé à Paris afin de défendre la cause du Zambèze.

En avril 1880, François Coillard est reçu par le Comité de la *Mission de Paris*. Il est doté des pleins pouvoirs pour fonder une nouvelle station dans « l'emplacement le plus sain et le plus favorable qui pourra être trouvé dans le voisinage immédiat ou éloigné de la vallée des Barotsis. »²⁹. De plus, durant deux ans, François et Christina Coillard entreprendront une tournée des églises européennes³⁰. À ce propos, Edouard Favre -biographe de Coillard- écrit que ce dernier « était précédé en Europe, malgré lui, d'une renommée

d'explorateur. Dans beaucoup d'occasions, ses auditeurs désiraient entendre parler d'aventures plutôt que de mission, et cela lui était douloureux. »³¹.

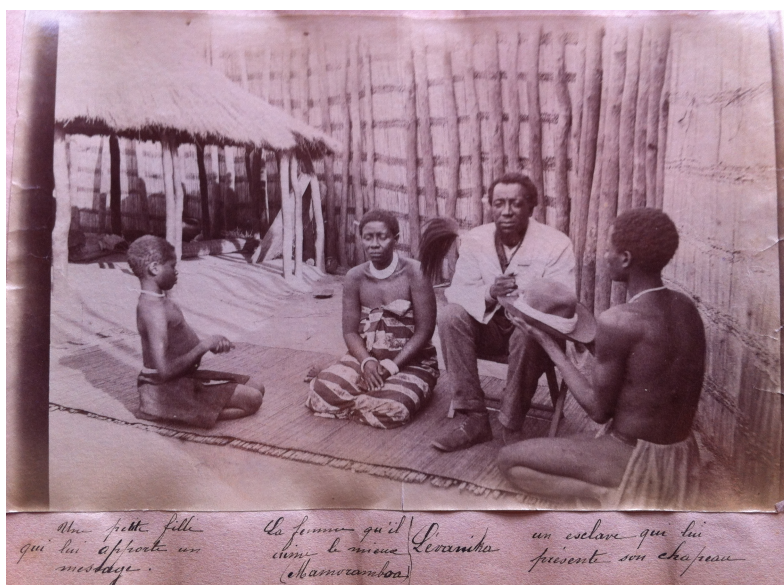


Illustration 3: Le roi Lewanika entouré d'une de ses femmes, d'un esclave et d'une petite fille lui apportant un message.

Grâce aux fonds rassemblés, le convoi part au début janvier 1884 du Lesotho après plus d'une année et demie de préparatifs. Il ne reçoit l'autorisation d'entrer en territoire lozi qu'à la fin août 1885.

Coillard rencontre le roi Lewanika en mars 1886 et fonde la station de Séfula en octobre de la même année. Lewanika n'a

en rien la carrure de son prédécesseur, il est monté sur le trône moins d'un an auparavant, au prix d'effroyables massacres. L'une des premières demandes de Lewanika lors de son entrevue avec Coillard est que ce dernier écrive à la reine Victoria pour demander l'instauration du protectorat britannique³².

Si l'année 1887 voit trois nouveaux missionnaires³³ venir grossir les rangs de la Mission du Zambèze, elle

29 Voir : ZORN, Jean-François, *Le grand siècle...*, op. cit. p.8, p.454.

30 À cette occasion, Coillard s'arrêtera à Neuchâtel, une transcription du discours qu'il fit est d'ailleurs disponible dans le *Journal religieux du Canton de Neuchâtel*.

31 FAVRE, Edouard, *François Coillard missionnaire au Zambèze, 1885-1935*, Exemplaire n°6 appartenant au DEFAP, Hünenberg : Ph. Burger, 1986, in ZORN, Jean-François, *Le grand siècle d'une mission protestante : la Mission de Paris, 1822-1914*, Paris, Karthala, 1993, p. 455.

32 ZORN, Jean-François, *Le grand siècle...*, op. cit. p.8, p.462.

33 Ces trois arrivants sont Louis Jalla, d'Italie -qui repartira chercher sa femme dix mois plus tard-, Henry Dardier, de Genève, et Auguste Goy, de Vevey.

voit aussi son effectif se réduire en partie à cause des conditions d'hygiène déplorables. L'année suivante, elle perd Henry Dardier -fraîchement arrivé mais ayant contracté le paludisme- puis successivement la petite Jalla et la petite Jeanmaret, âgées respectivement d'un mois et de deux ans. En 1888, deux des trois évangélistes sotho venus initialement se résignent à retourner au Lesotho, tant ils peinent à s'acclimater à la vie au Zambèze.



Illustration 4: La Tombe de Christina Coillard

Dès ses débuts, la Mission du Zambèze s'inscrit dans la lignée de celle du Lesotho. Elle cherche à perpétuer l'idée d'une chaîne de stations, Coillard en fait construire deux nouvelles, Kazungula en 1889 et Lealui en 1892. Malheureusement, l'effectif en présence ne permet pas de maintenir l'ensemble des stations. Si Elise Kiener arrive en 1890 accompagnée d'Auguste Goy et de sa femme, suivis d'Emile Vollet -d'Alsace- et de Paul Kanedie -un évangéliste sotho- en 1891, ces nouveaux arrivants ne suffisent pas à combler les places laissées

vacantes par les départs et les morts successifs.

Maurice Leenhardt, visitant la Mission du Zambèze en 1923, note que cette obsession d'une chaîne de stations a nui à son impact sur les populations locales : « Vis-à-vis de l'indigène : peu d'éducation de la responsabilité (...) Vis-à-vis des hommes à former : une éducation exclusivement scolaire (...) Vis-à-vis des missionnaires : pas de grandes tournées ni de large travail, (...) Et, à l'égard de l'indigène, une méfiance dont les barrières peuvent arrêter le souffle de l'Esprit. »³⁴

³⁴ LEENHARDT, Maurice, *Étapes lumineuses*, Les Cahiers missionnaires, n°12, Paris : SMEP, 1928, p.44, in *Ibid.* p.465.

2.2 Conclusion préalable

Lorsqu'en 1880 François Coillard effectue son premier voyage en Europe à la suite de son expédition de reconnaissance, il est pris dans un formidable tourbillon médiatique. Il faut reconnaître que l'homme possède une dimension quasi mythique ; il revient d'un périple de près de trois ans dans une région non cartographiée³⁵, a vu une partie de ses compagnons mourir de maladie et a failli voir son convoi se faire piller par une « cohue de sauvages en armes »³⁶. Cet homme revient avec le projet d'y retourner et d'y créer une nouvelle entreprise missionnaire. Cette image, relayée par les journaux de Missions (dans le contexte de ferveur religieuse inhérente à ces années-là³⁷), lui a permis de rassembler l'argent nécessaire à son voyage alors qu'il n'est qu'à mi-parcours de sa tournée³⁸.

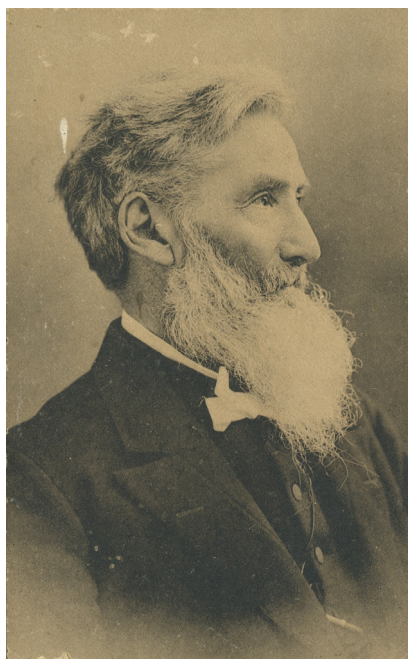


Illustration 5: Portrait de François Coillard.

Si l'on comprend que les foules se pressent à ses conférences, il serait dangereux de cantonner le personnage de Coillard à son aspect mythique. L'homme est d'un naturel humble, il expose « le récit de son expédition (...) avec beaucoup de simplicité et ce n'est que par la réflexion qu'on parvenait à se rendre compte de tout ce qu'il a fallu d'énergie et de persévérance, de confiance en Dieu et de charité pour accomplir ce périlleux voyage sans accident, sans conflit avec les sauvages. »³⁹

La conception du missionnaire explorateur est une conception très en vogue durant le XIXe siècle, elle se base sur une réalité : Coillard voyage en *terra incognita* dans un but évangélique. Cependant, nous ne devons pas oublier l'aspect humain et parfois trivial des composantes qui en sont partie prenante. Si Coillard possède un profil exemplaire, nous devons aussi supposer qu'il est magnifié par la *Société des Missions de Paris* et son directeur Alfred Boegner. Ce dernier écrit en introduction au rapport

que présente Coillard au sujet de la mission au Zambèze : « L'esprit missionnaire est un esprit d'agression et de conquête. "Toujours plus loin !" C'est sa devise ! ».⁴⁰

Bien que ses lettres n'en fassent nulle mention, il est possible qu'Elise Kiener -en fille de pasteur- ait assisté à la conférence donnée par François Coillard lors de son passage à Neuchâtel ou qu'elle en ait eu un écho dans le *Journal religieux du canton de Neuchâtel*. Gardons-nous donc d'affirmer que c'est l'exotisme de cette entreprise -sa dimension épique- qui motive son action.

35 Voir : KHAMA, Wendy N'guia, « Cartographie missionnaire... », *op. cit.* p.8, p.149-162.

36 Transcrit d'un discours de François Coillard donné au temple du Bas à Neuchâtel. S.n. *Journal religieux du canton de Neuchâtel*, édition du 22 mai 1880, p.87.

37 ZORN, Jean-François, « La mission sous presse. Journaux et ... », *op. cit.* p.2, p.163-171.

38 ZORN, Jean-François, *Le grand siècle...*, *op. cit.* p.8, p.456.

39 S.n., *Le Témoignage*, édition du 8 mai 1880, in ZORN, Jean-François, *Le grand siècle...*, *op. cit.* p.8, p.458.

40 Ce rapport sera expédié sous forme de brochure comme un appel aux Eglises. *Ibidem*, p.452.

3. La réalité missionnaire au travers de la correspondance d'Elise Kiener

3.1 Avertissement au lecteur

Nous analyserons les thèmes du corpus tels qu'ils se sont présentés dans leur ordre chronologique au fil des lettres de Mlle Kiener. Nous nous permettrons, à chaque thème posé, d'aller et venir au fil des citations le long du corpus analysé. À noter que nous avons privilégié les thèmes qui nous semblaient les plus importants -à la fois représentatifs et intéressants- à aborder en relation avec notre thématique générale. Cette sélection aurait pu comprendre d'autres thèmes fondamentaux tels que la table, le vêtement, le rapport à l'animal sauvage, l'intimité de Mlle Kiener ou encore sa condition. Pour des raisons de volume, nous avons été forcé à une sélection parfois arbitraire entre des thèmes relevant d'une richesse égale. Enfin, pour des raisons de clarté, nous avons souvent cantonné les ethnies locales en nous référant à leur langage commun : principalement les Lozi pour les Barotsis (Zambèze) et les Sotho pour les Bassoutos.

3.2 Premier contact avec les ethnies non-européennes

Pour Elise Kiener, le premier contact avec des autochtones de couleur se fait sur l'île de Madère, possession portugaise au large du Maroc actuel. Elle note qu'« ils sont uniquement vêtus d'un pantalon de toile blanche, ont les cheveux crépus et sont très brunis. Est-ce par le soleil ? Je ne pense pas. »⁴¹ À cette remarque qui semble teintée d'humour, elle ajoute qu'ils plongent dans les eaux aux alentours du *Mexican* (le navire qui l'emmène au Cap) afin d'aller chercher la monnaie que leur jettent les passagers. Elle pousse : « Mon cher Fritz de Rougemont, ainsi que ses camarades, auraient poussé de joyeux éclats de rire. » Cette seconde observation, mise en relief avec la première, laisse penser qu'elle s'est gardée de rire -n'en pense pas moins-, et observe avec attention les différences qui séparent ces natifs des habitants de sa Suisse natale.

Quinze jours plus tard, elle arrive au Cap et écrit : « Je ne saurais vous dire les émotions diverses par lesquelles je passai, en me voyant devant cette nouvelle patrie africaine ; en voyant des nègres offrir leurs services. »⁴² Le lendemain, elle note : « Nous avons eu, dans tous les trajets que nous avons dû faire en omnibus, des cocher malais ; ils ne sont pas encore noirs comme les nègres mais cependant c'est un type différent de l'Européen. (...) ». Elise Kiener est ici dans une perspective d'acclimatation, tout lui paraît encore bien nouveau et le fait que des postes à relative responsabilité soient confiés aux hommes de couleur l'étonne suffisamment pour qu'un long paragraphe de sa lettre y soit consacré.

Au Cap, elle séjourne dans une pension pour jeunes filles, s'essayant alors à ce qu'elle pense être un avant-goût de ce que sera son ministère au Zambèze : « J'ai eu l'immense joie de parler aux enfants de l'école du dimanche, ils ne sont pas si noirs que le seront les Zambéziens, mais j'ai éprouvé bien des émotions en me voyant déjà au milieu de ce petit peuple qui va devenir bientôt mon champ de travail. »⁴³ Nous verrons par la

41 Dans sa quatrième lettre, à la date du 26 février.

42 Dans sa quatrième lettre, à la date du 13 mars.

43 Dans sa cinquième lettre, à la date du 17 mars.

suite que les jeunes autochtones -descendantes de familles protestantes- qu'elle rencontre à cette occasion diffèrent grandement de celles et ceux qu'elle rencontrera par la suite.

Du Cap, elle prend le train jusqu'à Kimberley et constate : « [Que c']est un triste pays. Et les huttes des Nègres que l'on rencontre ! Que c'est misérable ! Partout jusqu'à Kimberley elles sont recouvertes de vieux lambeaux de vêtements ou de sacs. Ces pauvres gens sont bien misérables, mais il y a des exceptions, par exemple, je vois assise devant sa hutte une vraie dame en tablier blanc, tandis que ses enfants en haillons regardaient passer le train. »⁴⁴ Elle constate qu'elle semble bien troublée par la misère des habitants de la colonie du Cap. La mention particulière de « dame » semble sous-entendre implicitement que nous parlons d'une Occidentale – une « Blanche », le contraste avec « ses enfants en haillons » ne semble pas remettre en question son statut de « dame », il est donc acquis. Si cette supposition se révèle fondée, cela implique une totale imperméabilité d'une caste par rapport à l'autre. Il semblerait qu'au fil du corpus, cette bipartition s'accroît progressivement.

3.3 Entre oeuvre civilisatrice et oeuvre missionnaire :

Elle arrive à Kimberley au milieu du mois de mars : « Partout des Nègres comme valets, cochers, portiers, porte-faix etc... J'en avisai trois trop comiques. Ils avaient sans doute longtemps marché mais les pieds couverts de poussière, les vêtements bien rapiécés et bien en loques ; pour cannes, des bâtons coupés à un arbuste et des airs pendables, ils prenaient des poses imitant les gentlemen anglais, c'était trop amusant et triste tout à la fois. »⁴⁵ Si elle se sent ici dans une position ambivalente, c'est que le but de son voyage est d'éduquer, de civiliser et d'élever vers Dieu les habitants de l'Afrique - ceux du Zambèze du moins. Ces trois hommes de peu qui tournent en dérision ce qui se fait de plus civilisé la font rire par leur allure et l'attristent dès qu'elle y réfléchit.

Pour preuve, elle rencontre à l'hôtel « un portier nègre qui a si bonne façon et qui est très aimable et si poli que l'on oublie qu'il est noir. Si la civilisation a fait cela, le Seigneur fera, lui, de plus grandes choses encore car il est Tout-puissant ! »⁴⁶ Notons que dans cette dernière citation, elle rejoint le courant de ses prédécesseurs de la *Mission de Paris* : la civilisation est une oeuvre humaine qui peut être synonyme de perversion, alors que l'oeuvre évangélisatrice apparaît comme absolue et bienfaitrice. Plus tard, lors de sa traversée du désert du Kalahari, elle mentionnera ceci : « J'ai oublié de parler des voyageurs zambéziens que nous rencontrons aussi ; ils font à pied tout ce long voyage jusqu'à Kimberley pour aller travailler dans les mines. Nous en avons deux au service de M. Goy qui retournent chez eux. Ils ont des fusils, des couvertures étrangères et, tout heureux, reviennent au pays, mais ils n'ont rien appris de bon, ils n'ont vu que le mal, donc le mauvais côté de la civilisation et l'un d'eux ne craint pas de dire à M. Goy ce qu'il fera lorsqu'il sera de

44 Dans sa cinquième lettre, à la date du 19 mars. P.49 du journal de bord.

45 Dans sa cinquième lettre, à la date du 19 mars 1980. P.53 du journal de bord.

46 Dans sa cinquième lettre, à la date du 20 mars 1980. P.57 du journal de bord.

retour – il deviendra un pire païen qui sera toujours très fier de ce qu'il sait. »⁴⁷ L'oeuvre civilisatrice semble donc se construire parfois au détriment de celle des missions, alors qu'elles semblaient -de prime abord- agir de concert.

3.4 Lorsque le « Nègre » devient « Noir »

Nous avons laissé Mlle Kiener à Kimberley : elle quitte la ville le 24 mars pour se rendre à quelques kilomètres de là, dans un endroit « très fréquenté par de nombreux attelages de six à neuf paires de boeufs avec une poussière, un sable que vous ne vous représentez pas »⁴⁸. Elle passe cinq jours à cet endroit où elle contribue à parfaire le chargement des wagons qui les transporteront, elle, Monsieur et Madame Goy, ainsi que leurs conducteurs autochtones, vers Soschong puis Séfula

Durant ce laps de temps, on peut observer un changement notable dans son rapport aux individus de couleur qui ne cessent de passer près de leurs wagons en cours de chargement : « Ce matin nous avons été intéressés par deux chevaux que l'on dressait. Plusieurs Noirs étaient là avec leurs longues courroies, leurs longs fouets et ces chevaux ruaient de façon terrible, couraient à un tel point que le noir avait de la peine à les maintenir et les suivre, ou bien ils restaient immobiles, résistant à tous les coups de fouet. Quand on leur jeta des sacs sur le dos, vous auriez dû voir les ruades, les sauts pour les rejeter. C'était intéressant puisque personne n'en souffrait. »⁴⁹ Tout d'abord, nous pouvons noter que, pour la première fois, Elise Kiener qualifie les autochtones autrement que par l'appellation de « Nègres » ; il est intéressant de souligner qu'au fil de son voyage, elle ne reviendra que rarement⁵⁰ sur ce changement. Il est probable qu'elle ait été sensibilisée par un tiers au caractère péjoratif -avant l'heure?- de cette dénomination. Comme ce changement coïncide avec sa rencontre avec le couple Goy, nous pouvons supputer qu'il procède de ce dernier.

3.5 Misère morale et misère physique :

Le 28 mars, le convoi se met en route pour Maféking. Afin de profiter des heures les plus fraîches, il voyage essentiellement de nuit par tranches de deux heures trente à trois heures. Entre deux traites, on laisse aux boeufs le temps de souffler avant de repartir et le nombre de traites par nuit varie généralement entre quatre et huit.

Sur le chemin, ils fêtent Pâques : « Mr Goy a fait un petit culte aux Noirs, j'en suis bien heureuse, comme je ne comprends pas, je ne sais pas ce qu'il leur a dit ; Dieu veuille y mettre sa bénédiction. Je me suis associée par la pensée à mes bien-aimés à Dombresson. J'ai aussi eu une bénédiction, nous avons autour de nos wagons des femmes et enfants noirs, quelle misère ! Qu'elle dépravation ! Ces pauvres créatures me font

47 Dans sa dixième lettre, à la date du 08 juin.

48 Dans sa sixième lettre, à la date du 24 mars. P.60 du journal de bord.

49 Dans sa sixième lettre, à la date du 28 mars. P.67 du journal de bord.

50 À une exception près, dans sa huitième lettre du 17 mai.

bien pitié. Les enfants ne sont pas vêtus, pauvres petits.»⁵¹ Mlle Kiener, lorsqu'elle utilise le terme « dépravation », sous-entend qu'elle assiste à des pratiques -probablement vestimentaires- allant contre le sens moral et les pratiques sociales (du moins les siennes). Comme la misère est systématiquement associée à la tenue vestimentaire, nous pouvons raisonnablement supputer que la thématique de misère morale est difficilement dissociée de la misère physique⁵².

Sur le même ton, le lendemain, observant des autochtones, elle écrit : « Quel pays que cette pauvre Afrique ! Quand je vois ces pauvres femmes si misérablement vêtues qui vont errant en quête de nouvelles, s'arrêtant ici et là, causant et riant, mangeant leur canne à sucre ou bien fumant la pipe, avec de petits enfants à peine vêtus malgré le froid, c'est triste ! Et cependant, elle sont paresseuses et ne savent que mendier. Combien sont déjà venues autour de nos wagons et près de M. Goy. Et quand elles vendent quelque chose, elle le vendent fort cher (...). »⁵³ Notre voyageuse colporte cette théorie en vogue en Europe au XIXe siècle⁵⁴ et elle l'appliquera par la suite à plusieurs reprises. Empreinte de cette doctrine, elle n'imagine pas une seconde qu'elle est face à un mode d'habillement et de subsistance ancestral bien loin des critères européens. Il est également fort probable que leur statut -en tant qu'occidentaux- biaise les prix.

Cette dernière observation est étayée par plusieurs de ses lettres ; ainsi, le 22 du même mois, elle écrit : « Dans ce coin de pays on trouve aussi peu de bonne volonté. Tout se paie, le moindre petit service. Comme je vous l'ai dit, on ne connaît que la pièce de 30 centimes, de 60 et le shilling. »⁵⁵ De même, quelques mois plus tard, lorsqu'il sera question de faire traverser le Zambèze aux wagons, elle note : « Il est midi ; les gens de nouveau se disent trop fatigués pour transporter le wagon, après beaucoup de pourparlers M. Jalla obtint qu'ils [y] retournassent, voyons ce que ce sera, au moment du paiement, ils voulaient quatre mètres de calicot, mais ces messieurs leur ont dit non ; mais quelle difficulté de s'entendre avec ces gens ! En faut-il de la patience ! »⁵⁶ Notons que les autres missionnaires ne semblent pas dupes et refusent, lorsque c'est possible, de se plier au surenchérissement des prix. Pour ce qui est d'Elise Kiener, il n'est question -dans ses lettres du moins- que du tempérament « paresseux »⁵⁷ des natifs et de leur propension à grossir les prix.

51 Dans sa sixième lettre, à la date du 6 avril. P.77 du journal de bord.

52 Voir également sa huitième lettre, à la date du 17 mai. Elle y écrit : « Ces gens sont de vrais païens, plusieurs n'ont qu'une espèce de jupe de peau, mais une quantité de colliers de perles. Les petits enfants n'ont rien mis. ». Également sa neuvième lettre, à la date du 26 mai. En l'occurrence une citation à prendre à contre-pied : « Mr Goy me disait [en parlant du drawer] que lorsqu'il fit ses adieux à sa femme (elle est si gentille ! Et a plusieurs enfants, entre autres une délicieuse petite fille, tous bien habillés) : (...). C'est un chrétien et il se nomme Racourou. ». Voir annexes.

Voir également sa quinzième lettre, à la date du 17 août. Elle y écrit, sur le ton de la plaisanterie : « Quelle dégradation ! Et les enfants ! C'est là encore qu'il y a de la misère ! Comme le disait quelqu'un, heureusement que le noir habille, mais cependant pauvres enfants ! ».

53 Dans sa sixième lettre à la date du 7 avril, p.77-78 du journal de bord.

54 CHERBULIEZ, Antoine Elisée, *Etude sur la misère tant morale que physique et sur les moyens d'y porter remède*, Guillaumin, 1853.

55 Dans sa septième lettre à la date du 22 avril, p.89 du journal de bord.

56 Dans sa douzième lettre à la date du 14 juillet.

57 Voir également sa huitième lettre, à la date du 2 mai. Elle ajoute : « Mme a eu une longue discussion avec trois d'entre eux qui ne veulent pas croire que Dieu s'occupe d'eux ; ce sont des incrédules et comme il y a eu jadis un évangéliste dans cet endroit, nous croyons que ce sont tout simplement des renégats. »

3.6 La foi d'Elise Kiener face au quotidien du natif: un choc des représentations ?

Continuant son voyage en direction de Maféking, le convoi avance avec difficulté ; à plusieurs reprises, il est nécessaire de désembourber les wagons. Pour ce faire, on fixe deux attelages bout à bout, Mlle Kiener écrit à ce propos : « C'est beau de voir tirer ainsi quinze paires ! Et les drawers viennent tous pour les exciter avec leurs fouets prodigieux les faisant claquer de droite et de gauche (hélas souvent sur nos pauvres boeufs, mais il faut bien cela), cette sortie de wagon, c'est beau, vraiment il faut voir la joie rayonnant sur tous les visages quand ils ont pu dégager le véhicule ! Chacun rit de joie, de satisfaction ! Une chose me frappe dans nos voyages, la bonne humeur de nos gens ; certes ils ne sont pas au Seigneur et cependant après avoir passé plusieurs heures dans la boue, on arrête les boeufs, on voit les feux s'allumer, les gens se regrouper, rire et causer comme s'ils avaient eu la meilleure soirée. Nous sommes heureux aussi, mais Dieu nous donne sa joie et à chaque mauvais moment nous éprouvons une grâce que le Seigneur nous donne, quand nous avons pu passer outre.(...)»⁵⁸

Dans cet extrait, Mlle Kiener semble étonnée de voir qu'il existe pour les autochtones une joie du quotidien en dehors du Seigneur. Il est récurant de la voir analyser qu'elle est sous une « continue protection du Père céleste »⁵⁹. À bien y regarder, nous pouvons constater qu'aucun problème majeur n'est survenu durant ses neuf mois de voyage ; elle en parle en ces termes : « mon Père céleste (...) marche devant nous. (...) Hier c'est l'essieu d'une des roues de devant qui se perd et un des garçons le remarque juste à temps. Ce sont les arbres qui obstruent le chemin ou le wagon qui va trop de côté parce qu'un de nos boeufs affectionne particulièrement les arbres, [au] risque de se heurter violemment et de se briser, mais encore juste à temps, on peut arrêter le wagon et abattre l'arbre malencontreux ! » Cette absence de problèmes (alors que les voyageurs qui l'entourent ne cessent d'en rencontrer⁶⁰) jusqu'à son arrivée à Séshéké ne peut être que soulignée.

Quelques semaines plus tard, lors de son arrivée à Schoshong et de la réception du courrier qu'elle attend depuis plusieurs semaines, elle écrit : « Chères bien-aimées, si vous avez eu dans le chemin de la foi. Un sombre passage à traverser sans savoir que sera le bout, si non que Dieu est au bout et que sa parole est un ferme rocher, qu'il dit : "Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, cela vous sera accordé " ; votre foi ne peut être que fortifiée dans les jours d'attente, n'est-ce pas ? »⁶¹ L'épreuve fait donc bien partie intégrante du parcours qu'elle s'est choisi et la prière est une arme des plus efficaces pour quémander une intervention divine. Dieu est donc son appui dans tous les instants et cela constitue une constante dans sa correspondance. Dès son départ, elle s'en remet à Lui et est prête à aller jusqu'au sacrifice de sa vie pour faire prospérer son oeuvre.

58 Dans sa septième lettre, aux dates du 10 au 13 avril. P.79 du journal de bord.

59 Dans lettre seizième, à la date du 24 septembre.

60 Notamment dans sa quinzième lettre, à la date du 28 août.

61 Dans sa huitième lettre, à la date du 20 mai.

Cette idée semble très empreinte chez les missionnaires. Ainsi, alors qu'elle réside à Kazungula, peu avant son départ pour la station de Séschéké, François Coillard donne un culte en français : « M. Coillard (...) nous parla de la fin de Paul, quand il dit à Timothée qu'il a combattu et que la couronne de justice leur est réservée, M. [Coillard] nous a dit qu'il y a la couronne de gloire que Dieu destine à ceux qui auront souffert avec Christ et amené des âmes au pied de la croix. »⁶²

Nous pouvons de plus constater que sa foi est d'une simplicité et d'une authenticité rare. Elle s'est placée, dès son départ, « dans la main puissante de [s]on Dieu(...) »⁶³. Durant sa traversée du Transvaal, elle écrit : « M. Goy m'a dit un jour qu'il sont nombreux ceux qui ne croient pas à l'inspiration de l'Ancien Testament, pour moi, je suis heureuse d'y croire, et de croire aussi à une délivrance du péché, par un Sauveur vainqueur de toutes les puissances ennemies ! »⁶⁴ Pour elle, la Bible tout entière est un livre d'inspiration divine et elle n'a que peu de soucis des courants théologiques en vogue à son époque ou du Dieu horloger que l'on peut rencontrer chez les adeptes de Voltaire⁶⁵. Dans cette perspective, on comprend son étonnement lorsqu'elle rencontre des païens qui apprécient leur existence apparemment dépourvue de finalité : ils entretiennent une cosmogonie complètement opposée à la sienne.

3.7 La Mission comme oeuvre moralisatrice

Avant notre digression sur la foi et les motivations de Mlle Kiener, elle était sur la route de Maféking. Elle arrive le 19 avril et en repart le 22 pour Shoshong. Durant ce trajet, elle se familiarise progressivement avec les autochtones qui accompagnent le convoi : « Tous nos gens sont des natifs.(...) Ils chantent souvent tard le soir des cantiques, mais quelle musique, quel chant, parfois on dirait l'un de leurs anciens chants. Nous avons un drawer qui sautille et tape des mains, c'est très amusant, avec cela une gentille figure des traits très fins, il est vraiment beau, de même qu'un jeune chef qui a la direction de notre expédition aux traits nobles, à l'attitude pleine de dignité, sans rien de fier, je vous dirais c'est bien ainsi, nous avons de nos gens auxquels il ne manque que la peau blanche et on ne croirait pas qu'ils sont des natifs. Quelques-uns ont un regard si brillant, un oeil qui peut être aussi le miroir de l'âme. Ceux qui sont convertis, et il y en a parmi nous, font plaisir à voir, puis ils sont toujours si joyeux et que de privations n'ont-ils pas ? Savez-vous qu'ils aiment beaucoup chanter les notes, ils ont sans doute appris leurs cantiques avec les notes et ils les répètent très bien. Mais c'est très drôle de les entendre prononcer le français. »⁶⁶

Au fil du voyage, et malgré le handicap de la barrière de la langue, Mlle Kiener semble se rapprocher des natifs qui l'entourent. Elle remarque la proximité -qu'elle soit comportementale ou physique- que certains

62 Dans sa treizième lettre, à la date du 27 juillet.

63 Dans sa onzième lettre, à la date du 27 juin. Elle mentionne cette remise entre les mains divines alors qu'il est question du départ du Zambèze du couple Jeanmairet (pour raison de santé) et de la mort d'un des conducteurs des anglais qui font partis du convoi. Elle ajoute « pourquoi aurais-je peur ? »

64 Dans sa dixième lettre, à la date du 22 juin.

65 Soit un Dieu qui n'intervient que peu dans les affaires du monde. VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, Volume II, Librairie Hachette 1917, p.192.

66 Dans sa huitième lettre, à la date du 26 avril.

natifs entretiennent avec des Européens. De là, on peut supposer que Mlle Kiener avait dans l'idée que les ethnies africaines -plus proches de l'état de nature⁶⁷- devaient avoir un comportement plus sauvage. Elle note avec plaisir qu'ils se comportent de manière fort séante. Observons également que les cantiques qui sont apportés par les missionnaires sont français et qu'il n'y a donc que peu d'efforts fournis pour transcrire ces éléments métropolitains en chants vernaculaires, ou même véhiculaires (en sessouto par exemple).

Le même jour, elle raconte : « (...) Avant de partir, les gens se mirent à chanter en exerçant une de leurs danses, j'en étais toute surprise et M. et Mme Goy aussi, ils n'ont pas compris qu'il doivent abandonner toutes leurs anciennes coutumes. »⁶⁸ Nous voici face à un amalgame notable : pour les missionnaires il est central -simultanément à leur oeuvre religieuse- de chercher à éduquer et moraliser les autochtones. Au début de l'entreprise colonisatrice⁶⁹, il est commun de penser que cette élévation ne pourra se faire sans l'abandon de l'ensemble des coutumes ancestrales.

Dans le même ton, une semaine plus tard, Mlle Kiener note : « J'ai été effrayée de la liberté avec laquelle les femmes, les jeunes filles parlent au premier noir qu'elles rencontrent, hélas ! Partout sur notre pauvre terre, le péché dormant c'est bien l'impureté et l'incrédulité. Que Dieu agisse par sa puissance et trouve les âmes perdues par Satan. Certes, c'est bien ici, dans l'oeuvre qui m'attend, que je serai collaboratrice du relèvement moral. »⁷⁰ Comme on le voit, les schémas moraux métropolitains sont exportés et projetés sur les populations locales. Si Elise Kiener voit dans ce comportement social un manque de moralité, c'est qu'elle est issue d'un monde protestant très compartimenté où les usages en vigueur ne laissent guère de place entre puritains et libertins⁷¹. Balzac écrit, dans *La Femme comme il faut* : « Votre inconnue ne heurte personne. Pour passer, elle attend avec une orgueilleuse modestie qu'on lui fasse place. Elle vous a, tout en marchant, un petit air digne et serein, comme les madones de Raphaël dans leur cadre.(...) Elle sait qu'on l'étudie, elle sait que presque tous, même les femmes se retourneront pour la revoir. Aussi traverse-t-elle Paris comme un fil de la Vierge, blanche et pure. »⁷²

67 Nous parlons ici d'une conception plus proche de celle avancé par Hobbes que de celle de Locke ou Rousseau, « L'homme dans "l'état de nature", comme état de guerre, mène une vie "solitaire, besogneuse, pénible, quasi-animale et brève ». Voir HOBBS, Thomas, « Léviathan », ch.13, p.125, in PICARD, Jean-Luc, *L'idée de science politique chez Thomas Hobbes*, p.7.

68 Dans sa huitième lettre, à la date du 26 avril. Voir également la treizième lettre, à la date du 20 juillet.

69 À noter qu'à partir de 1930, « l'administration décida qu'il fallait, sur le terrain, instituer et maintenir une bonne politique indigène. Tous les impératifs de cette politique devaient conduire à connaître et à respecter les structures et les coutumes de la société locale, indispensables à la stabilité des sociétés à coloniser. »

KINATA, Côme, « Les administrateurs et les missionnaires face aux coutumes au Congo français », in *Cahiers d'études africaines*, n°175, 2004.

70 Dans sa huitième lettre, à la date du 4 mai.

71 BRELOT, Isabelle, « Savoir-vivre, savoir-être : attitudes et pratiques de la noblesse française au XIXe siècle », in: *Romantisme*, 1997, n°96. *Le nouveau savoir-vivre*. pp. 31-40.

72 BALZAC, Honoré de, *La Femme comme il faut*, 1840, Médiathèque André Malraux, Lisieux.

3.8 Le Kalahari et l'ethnie bushman

Le 20 mai, le convoi fait son entrée à Shoshong et le 23, il arrive à Palapye. Lors des deux étapes, on change de conducteurs. Bientôt, c'est la traversée du désert du Kalahari. À ce propos, Mlle Kiener écrit : « Nous avons eu longtemps près de nous deux Buchmans, ce sont des misérables gens qui vivent dans des trous, qui errent de droite et de gauche, sont à peine vêtus et qui ne veulent pas d'une autre vie (...). Quel aspect, quel expression, ça fait profondément pitié. Et n'y a-t-il pas beaucoup de gens qui les considèrent comme des animaux, [des] êtres sans âme, desquels Dieu ne s'occupe pas ; voilà ce que dit notre Blanc, M. Webb. »⁷³. Quelques jours plus tard, à nouveau en présence de membres de ce groupe ethnique, notre voyageuse écrit : « Mais aussi leur aspect des plus misérables, ce n'est pas la vie. Les Buchmans gardent de grands troupeaux de brebis et de génisses et boeufs pour les gens de Palapye et pour le roi Khama. (...) Tout cela, c'est bien la vie du sauvage telle que les voyageurs l'ont dépeinte. (...) Leur vie se passe dans la paresse, ils ne savent pas ce qu'est le travail, ils ne font même pas de huttes, nous avons vu en passant un de leurs arbres, deux arbres avaient été à demi coupés ; juste assez pour que les branches demeurent solides une fois baissées à terre, puis d'autres appuyées contre pour rendre plus solide, cela formait un demi cercle, là-dessous de longues herbes composaient le matelas, et derrière on voyait les cendres de quatre grand feux. »⁷⁴.

D'abord, en ne faisant pas siens les dires de M. Webb, Mlle Kiener semble se détacher quelque peu de son affirmation, sans pour autant s'en démarquer franchement. Les Bushmans sont décrits comme la cristallisation de la misère. Ici aussi, Mlle Kiener se heurte à un choc de représentation, ses observations sont caractéristiques du manque d'informations qui a longtemps entouré cette peuplade de chasseurs-cueilleurs, reposant sur un mode de vie nomade et une économie de subsistance. Elise Kiener, lorsqu'elle décrit ces indigènes, n'a pas les outils nécessaires pour les identifier comme d'excellents connaisseurs de la pharmacopée locale ou des maîtres de la survie en milieu aride. Elle est prisonnière également de l'idée selon laquelle l'homme moderne se doit de bâtir un habitat pour protéger les siens et qu'il travaille selon un horaire plus ou moins strict. Elle constate qu'il n'y aucune commune mesure avec la vie qu'elle connaît et ne peut que déduire -à nouveau- qu'ils sont misérables, tant physiquement (« sans aucun vêtement ») que moralement (« leur vie se passe dans la paresse »).

3.9 Arrivée au Zambèze et la présence de « l'ennemi »

Après un mois de traversée du Kalahari, le convoi arrive à Kazungula le 12 juillet, sur les bords du fleuve Zambèze. Comme la station est située de l'autre côté du fleuve, il est nécessaire de transborder l'ensemble du matériel amené depuis le Cap et Palapye. Elle y passe quelques jours avant de repartir le 6 août pour Séshéké, en canot, en compagnie de François Coillard.

À son arrivée, elle constate que « Séshéké est bien païen, nous avons à entendre chaque soir le bruit des

⁷³ Dans sa dixième lettre, à la date du 1 juin.

⁷⁴ Dans sa dixième lettre, à la date du 6 juin.

tambours, les chants et les cris qui accompagnent leurs danses, cela tard dans la nuit, pauvres gens ! Cependant ils sont encore nombreux au culte et assez attentifs, mais la semence peut-elle germer où l'ennemi la ravit. Dieu veuille qu'un jour Séshéké qui a tant reçu se réveille. » Dans la lignée de ce que nous soutenions, elle se refuse à croire que le culte soit bénéfique aux gens qui s'y présentent car ils continuent leurs anciennes pratiques parallèlement. Pour elle, c'est Satan qui est à l'oeuvre dans ces chants, ces danses et ces tambours. Pour atteindre le salut, il est essentiel de rompre complètement avec « les anciennes pratiques » car elles sont rédhibitoires. Les danses -comme leurs instruments, qu'elle appelle « pianos »- sont assimilés à cet ensemble de pratiques animistes et rejetés avec une vigueur particulière tout au fil du corpus.

Mlle Kiener nous parle également du premier baptisé de Séfula : « Sauf maintenant Nguana-gnombe qui a été baptisé et porte le nom d'Andrea, il n'y a point de chrétiens, Litia, le fils du roi, donne de grandes espérances, il aime beaucoup sa Bible et se conduit très bien, c'est un jeune homme parfaitement convenable, il pourrait être un exemple pour plus d'un de nos jeunes gens qui peinent au sortir de l'école se croient des gens importants. Je voudrais que vous vissiez dans quelle respectueuse attitude il parle à M. Coillard ! Dieu veuille que dans son coeur aussi le bien triomphe et qu'il soit un jour enfant de Dieu, témoin fidèle et serviteur dans le champ du Seigneur malgré sa position. »⁷⁵.

Après son installation à Séfula, elle constatera « Avec quelle ruse, quelle finesse, quelle audace souvent, Satan pousse les âmes au mal. Les cultes sont suivis, l'école du dimanche qui est un second culte à midi est aussi fréquentée, c'est un sujet d'action de grâces, mais la couverture redoublée qui couvre les nations (Es 25) est bien épaisse ici. »⁷⁶ Le pendant du Dieu interventionniste décrit dans nos précédents chapitres est ici plus présent qu'il ne l'a jamais été « la couverture qui couvre les nations », c'est ce voile d'ignorance et de respect des anciens rites qu'elle cherche à déchirer. Notons que la mention de Satan comme force agissante n'apparaît que dans les dernières lettres de Mlle Kiener et son contact direct avec les natifs à évangéliser. Par ailleurs, le respect du civilisateur qu'est François Coillard semble suffisamment sortir de l'ordinaire pour qu'une mention particulière en soit faite.

3.10 L'esclavage : un non-dit ?

Le 3 octobre, près de huit mois après avoir fait ses adieux à Dombresson, elle arrive à la « Vallée », en la station de Séfula. Notons que tout au fil de sa correspondance, Mlle Kiener met une majuscule à cette vallée particulière. Avec la distance, le nombre de rivières et d'ornières traversées, nous pouvons comprendre qu'il y ait une certaine idéalisation de sa destination ou que c'est une graphie convenue afin de la faire identifier à ses lecteurs. Début novembre, elle constate que Litia -le fils du roi Lewanika- continue de donner de bons espoirs : « Si vous voyiez aussi l'intimité qui existe entre Litia, prince, et Andrea, esclave, c'est touchant, le prince se fait le serviteur, on dirait qu'il comprend qu'il y a une égalité devant le Seigneur. Oh ! Je crois qu'il

⁷⁵ Dans sa quinzième lettre, à la date du 17 août.

⁷⁶ Dans sa dix-huitième lettre, à la date du 30 novembre.

comprend et nous espérons qu'il fera bientôt profession de foi. »⁷⁷

Le 10 novembre, c'est le début de l'école : « Je voudrais que vous vissiez tous ces divers degrés d'âge et de grandeur, depuis les petits enfants de sept ans jusqu'aux hommes de vingt à vingt-deux ans je suppose (pour l'âge des hommes, je puis me tromper, quoiqu'il en soit, plusieurs sont mariés), (...) Les petites princesses sont arrivées, l'une est malade. Il y aura beaucoup à surveiller, mais elles sont dans de bonnes dispositions et ont une intelligence, il y en a deux encore bien petites et les voyez-vous accompagnées de plusieurs esclaves ! Quelques-unes viendront à l'école à l'égal de leurs maîtresses. »⁷⁸

Il est intéressant de noter que Mlle Kiener s'insurge beaucoup plus facilement contre les coutumes locales telles que les chants et les danses que contre la pratique de l'esclavage. Il est probable que les premières lui paraissent nuire directement au travail d'évangélisation tel que nous l'avons expliqué plus haut, alors que la seconde n'est en rien un frein à cette dernière. Pour preuve, la complicité qui existe entre Nguana-gnombe (Andrea de son nom chrétien), esclave et premier Lozi converti et Litia, fils du roi Lewanika. Pourtant, soulignons qu'aucune remarque ne qualifie son rapport à l'esclavage, ce dernier est pourtant mentionné à plusieurs reprises au cours de sa correspondance. Au vu de son parcours, nous pouvons raisonnablement penser qu'elle désapprouvait cette pratique. Il est fort probable que ses destinataires aient été au fait de sa position en la matière.

⁷⁷ Dans sa dix-septième lettre, à la date du 2 novembre.

⁷⁸ Dans sa dix-huitième lettre, vers le milieu novembre et à la date du 18 du même mois.

4. Conclusion

Au fil de sa correspondance, Elise Kiener peut sembler dure par ses propos, mais elle sait aussi se révéler touchante de simplicité, voire de tendresse. À ce propos, dans la dernière lettre du corpus, elle écrit : « Il paraît que chaque missionnaire reçoit un nom dans le pays, voyons lequel me sera décerné (...). »⁷⁹ Il s'avérera plus tard que le nom qui lui sera attribué sera le même que celui donné par les natifs qui l'accompagnèrent dans son voyage de Séshéké à Séfula : « Ils me disent mé (=mai) c'est à dire mère, c'est leur coutume »⁸⁰.

Pourtant, durant l'ensemble de son voyage au travers de l'Afrique australe, elle ne quittera jamais sa perspective selon laquelle il existe une bipartition complète et imperméable entre hommes de couleur et occidentaux. On ressent qu'au fil de son voyage, cette bipartition va s'affermissant, elle semble plonger de plus en plus profondément dans la misère humaine, sous cette « couverture qui couvre les nations »⁸¹. Elle est venue « sortir ces gens de leurs ténèbres »⁸² ce qui implique qu'ils quittent « toutes leurs anciennes coutumes »⁸³. La position semble autoritaire et quelque peu manichéiste, mais ce serait oublier les nombreuses nuances qui parsèment son témoignage.

D'abord, notons le changement d'appellation de l'indigène, de « nègre », il devient « noir » ou « natif ». Elle ne reviendra qu'à une occasion sur ce changement ce qui laisse à penser -au vu de la sur-représentation des vocables- qu'elle a agi de manière consciente. Cependant, ce changement n'implique pas une rupture dans la séparation des conditions : l'autochtone est bien souvent évalué selon les critères occidentaux et particulièrement ceux de la misère et du délabrement moral, souvent amalgamés.

En ce qui concerne l'évaluation en termes positifs, toujours selon ses critères européens, c'est souvent les termes de dignité et d'intelligence, -souvent intimement liés à ceux de la mise et de l'habillement- qui qualifient les natifs. Lorsqu'elle commence à se familiariser avec les « drawers » qui l'entourent, elle note qu'« il ne [leur] manque que la peau blanche et on ne croirait pas qu'ils sont des natifs ». De même lorsqu'elle parle de Litia, fils du roi Lewanika, elle note la déférence dont il fait preuve à l'attention de Mr Coillard.

On peut dès lors émettre le postulat selon lequel Mlle Kiener est dans une perspective rédemptrice. Elle cherche à transformer « les noirs habitants de l'Afrique »⁸⁴ selon les critères occidentaux, à en faire de

79 Dans sa dix-neuvième lettre, à la date du 30 novembre.

80 Dans sa seizième lettre, à la date du 7 septembre. L'atteste également sa notice nécrologique réalisée près de trente ans plus tard. BOUCHET, Juste, « In memoriam » in *Journal des missions évangéliques*, Société des Missions évangéliques de Paris, Paris, vol. 94, 2e semestre, 1919, p. 7-9 et 29-33.

81 Esaïe 25, Dans sa dix-huitième lettre, à la date du 30 novembre.

82 Dans sa treizième lettre, à la date du 20 juillet.

83 Dans sa huitième lettre, à la date du 26 avril.

84 Dans sa quatorzième lettre, à la date du 16 septembre.

parfaits modèles de civilisation, à l'image de l'homme blanc.

Néanmoins, il existe une rupture dans cette conception, elle mentionne explicitement le « mauvais côté de la civilisation »⁸⁵. Il est la preuve que l'oeuvre du colon se fait parfois au détriment de l'oeuvre missionnaire. Plus qu'une oeuvre civilisatrice, Elise Kiener est dans une perspective apostolique et moralisatrice. Elle formule elle même son objectif : « (...) la victoire de Jésus sur l'empire de Satan, croire à la victoire sur ce peuple, pour le salut duquel nous sommes ici. »⁸⁶

L'emprise de « l'ennemi des âmes »⁸⁷ devient particulièrement perceptible lorsqu'elle arrive aux stations du Zambèze et qu'elle se retrouve aux prises avec les difficultés de son oeuvre évangélisatrice. Jusqu'alors cantonné à un rôle passif, Satan devient une force agissante de son univers cognitif. On retrouve ici en transparence l'idéologie guerrière qui qualifie l'acte missionnaire et qui est véhiculée par les journaux de missions. Elise Kiener se retrouve face à une lutte continuelle afin d'éduquer et de moraliser les autochtones ; ce travail harassant n'a rien à voir avec la vision romantique qui a pu entourer l'oeuvre pionnière de la mission du Zambèze.

À la date du 30 juillet 1890, Mlle Kiener nous avoue avoir lu l'ouvrage -paru la même année- de Théophile Jousse⁸⁸, décrivant la création de *La Mission du Zambèze*. Il rapporte notamment les dires de Livingstone, lors de ses premières explorations : « Depuis neuf mois, j'étais avec les sauvages, en relation plus étroite que cela m'était arrivé jusqu'alors ; et, bien que tous ces païens, leur chef compris, fussent pour moi aussi bons, gf aussi attentifs que possible, bien que la nourriture fût copieuse, beaucoup plus qu'il ne le fallait pour nous rassasier tous, la nécessité de subir les danses, les cris, les chants, les plaisanteries, les anecdotes, les plaintes, les querelles, le meurtre de ces enfants de la nature, me parut plus pénible que tous les maux que j'avais soufferts jusqu'à cette époque. J'en éprouvai un dégoût plus violent encore pour la sauvagerie et le paganisme, et je me formai une haute opinion des effets obtenus dans le Sud par les missionnaires ».

Il semblerait que, sur l'ensemble du corpus analysé, Elise Kiener colle à la perspective de Livingstone : les natifs sont des enfants de la nature. Le ministère qu'elle s'est choisi est d'élever les Lozis comme le furent auparavant les Sotho, de les éduquer et de leur porter la bonne parole. Elle a choisi sciemment une entreprise « qui est la plus récente de toutes celles fondées en Afrique »⁸⁹. Elle est l'une des premières femmes « seules » à s'aventurer aussi loin à l'intérieur du continent africain et fait, à ce titre, figure de pionnière.

85 Dans sa dixième lettre, à la date du 8 juin.

86 Dans sa quatorzième lettre, à la date de 10 août.

87 Dans sa septième lettre, à la date du 18 avril, à la p.90 du journal de bord.

88 JOUSSE, Théophile, *La Mission au Zambèze*, Fischbacher, Paris, 1890, p.15.

89 *Ibid.* p.1.

5. Bibliographie :

5.1 Sources Primaires :

BOUCHET, Juste, « In memoriam » in *Journal des missions évangéliques*, Société des Missions évangéliques de Paris, Paris, vol. 94, 2e semestre, 1919, p. 7-9 et 29-33.

Inventaire de fonds Elise Kiener, Missionnaire au Zambèze ; Consultable sur demande aux archives de la ville de Neuchâtel.

Référence : CH / NE / SAEN ; Titre : Mlle Elise Kiener Fonds Elise Kiener, Missionnaire au Zambèze. Dates extrêmes : 1890 – 1915.

S.n. *Journal religieux du canton de Neuchâtel*, édition du 22 et 27 mai 1880.

ZORN, Jean-François, *Le grand siècle d'une mission protestante : la Mission de Paris, 1822-1914*, Paris, Karthala, 1993.

5.2 Sources secondaires :

BADIANE-LABRUNE, Céline, « La Société des Missions Évangéliques de Paris en Casamance (Sénégal) 1863-1867 », in *Histoire, monde et cultures religieuses* 1/2008 (n°5), p. 125-152.

URL : www.cairn.info/revue-histoire-monde-et-cultures-religieuses-2008-1-page-125.htm.

BALZAC, Honoré de, *La Femme comme il faut*, 1840, Médiathèque André Malraux, Lisieux.

URL : <http://www.bmlisieux.com/curiosa/femme001.htm>.

BAILLOT, Hélène, « De la mission à l'ethnologie le parcours d'Idelette Allier au Cameroun (1930-1936) », in *Histoire, monde et cultures religieuses* 4/2010 (n°16), p. 109-129.

URL : www.cairn.info/revue-histoire-monde-et-cultures-religieuses-2010-4-page-109.htm.

BLAIS, Hélène, *Coloniser l'espace : territoires, identités, spatialité*, in *Genèses* 1/2009 (n° 74), p. 145-159.

URL : www.cairn.info/revue-geneses-2009-1-page-145.htm.

BRELOT, Isabelle, « Savoir-vivre, savoir-être : attitudes et pratiques de la noblesse française au XIXe siècle », in : *Romantisme*, 1997, n°96. *Le nouveau savoir-vivre*. pp. 31-40.

BUXTON, Fowell, *De la traite des esclaves en Afrique et des moyens d'y remédier*, Paris, 1840.

CARTER, Paul, *The Road to Botany Way: An Exploration of Landscape an History*, Press of Minesota University, 1987.

CHERBULIEZ, Antoine Elisée, *Etude sur la misère tant morale que physique et sur les moyens d'y porter remède*, Guillaumin, 1853.

URL : http://books.google.ch/books/about/%C3%89tude_sur_les_causes_de_la_mis%C3%A8re_tant.html?id=AtFLAAAcAAJ&redir_esc=y

COILLARD, François, *Sur le Haut Zambèze*, Imprimerie Berger-Lavrault, Nancy, 1890, p.IX.

URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k103691b/f1.image.r=mission%20zamb%C3%A8ze.langFR> .

COMAROFF, Jean, COMAROFF, John, *Of Revelation and Revolution: The Dialectics of Modernity on a South African Frontier*, University of Chicago Press, 1997.

URL : http://books.google.ch/books/about/Of_Revelation_and_Revolution.html?id=V-HsBmpMplYC&redir_esc=y.
(consulté entre le 7 décembre 2012 et le 8 janvier 2013)

COLET, Louise, « L'institutrice », 1840, in *Les Français peints par eux-mêmes:Encyclopédie morale du XIXe siècle.*, tome 2, 1842.

URL : <http://www.bmlisieux.com/curiosa/colet001.htm>

CURTIS, Sarah, « À la découverte de la femme missionnaire », in *Histoire, monde et cultures religieuses* 4/2010

(n°16), p. 5-18.

URL : www.cairn.info/revue-histoire-monde-et-cultures-religieuses-2010-4-page-5.htm.

DAUPHIN, Cécile, « Ecriture de l'intime dans une correspondance familiale du XIXe siècle », in *Le Divan familial* 2/2003 (N° 11), p. 63-73.

URL : www.cairn.info/revue-le-divan-familial-2003-2-page-63.htm.

ENCREVE, André, ROBERT, Daniel, *À l'occasion du centenaire de l'Eglise de l'Etoile (1974-1975) : Eugène Bersier*, BSHPF, 122e année, T. CXXII, 1976.

FREMEAUX, Jacques, *Les empires coloniaux. Une histoire-monde*, CNRS éditions, 2012.

KHAMA, Wendy N'guia, « Cartographie missionnaire et savoirs vernaculaires au Lesotho au XIXe siècle » in *Cartographier l'Afrique*, n°210, BNF-Cartes et Plans, 2011, p.149-162.

URL : <http://www.lecfc.fr/new/articles/210-article-11.pdf>.

KINATA, Côme, « Les administrateurs et les missionnaires face aux coutumes au Congo français », in *Cahiers d'études africaines*, n°175, 2004.

URL : <http://etudesafricaines.revues.org/4744>

JALLA, Adolphe, *Pionnier parmi les ma-rotsé*, Imprimerie claudienne, Florence, 1903, Préface.

URL: <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6210142n/f1.image.r=jalla%20pionnier.langFR>

JOUSSE, Théophile, *La Mission au Zambèze*, Fischbacher, Paris, 1890.

URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1048061/f41.image>.

KINATA, Côme, « Les administrateurs et les missionnaires face aux coutumes au Congo français », in *Cahiers d'études africaines*, n°175, 2004.

URL : <http://etudesafricaines.revues.org/4744>

LAUNAY, Marcel, « Stratégie missionnaire et obstacles à l'évangélisation pendant le grand siècle missionnaire (XIX^e siècle) », in *Histoire, monde et cultures religieuses* 3/2008 (n°7), p. 59-77.

URL : www.cairn.info/revue-histoire-monde-et-cultures-religieuses-2008-3-page-59.htm.

LEENHARDT, Maurice, *Etapes lumineuses*, Les Cahiers missionnaires, n°12, Paris : SMEP, 1928.

MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé – Portrait du colonisateur*, Gallimard, 1965.

MOURRE, Michel, *Le petit Mourre*, *Dictionnaire d'histoire universelle*, Bordas, 2004.

NOYES, John Kenneth, *Colonial Space: Spatiality, Subjectivity and Society in the Colonial Discourse of German South West Africa, 1884-1915*. in : *Africa : Journal of the International African Institute*

PICARD, Jean-Luc, *L'idée de science politique chez Thomas Hobbes*, s.i., s.d..

URL : http://www.u-picardie.fr/labo/curapp/revues/root/7/picard_al.pdf

SCHEURER, Rémy, SCHLUP Michel, *Bible et foi réformée dans le Pays de Neuchâtel*, Catalogue réalisé dans le cadre du 450e anniversaire de la Révolution neuchâteloise, Bibliothèque de la Ville, 1980.

S.n., *La France protestante et ses missions. Etudes de statistiques*. *JME* 1886, 61e année.

VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, Volume II, Librairie Hachette 1917.

URL : <http://archive.org/stream/lettresphilosoph02volt#page/n5/mode/2up>

ZORN, Jean-François Zorn « La mission sous presse. Journaux et revues des missions protestantes francophones », in *Histoire, monde et cultures religieuses* 3/2007 (n°3), p. 163-171.

URL : www.cairn.info/revue-histoire-monde-et-cultures-religieuses-2007-3-page-163.htm.

ZORN, Jean-François, *Résumé de Conférence*, 13 février 2010.

Voir : <http://www.erf-auteuil.org/conferences/les-protestantes-et-l-evangelisation.html>

5.5 Webographie :

Encyclopédie Britannica : <http://www.britannica.com/EBchecked/topic/80349/British-South-Africa-Company-BSAC-BSACO-or-BSA-Company>
(consulté entre le 7 décembre 2012 et le 8 janvier 2013)

Encyclopédie Ethnologue, Languages of the world: http://www.ethnologue.com/show_country.asp?name=ZM
(consulté entre le 7 décembre 2012 et le 8 janvier 2013)

Dictionnaire Biographique des Chrétiens d'Afrique :
http://www.dacb.org/stories/lesotho/f-dieterlen_hermann.html.

5.4 Illustrations :

Illustration page de titre : Elise Kiener. Cette photographie provient des pièces iconographique de l'inventaire de fonds Elise Kiener, Missionnaire au Zambèze : Consultable sur demande aux archives de la ville de Neuchâtel.

Illustration 1 et 2 : Photographies respectivement de l'une de ses lettres ainsi que de son journal de bord. Disponibles dans l'inventaire de fonds Elise Kiener, Missionnaire au Zambèze : Consultable sur demande aux archives de la ville de Neuchâtel.

Illustration 3 : Photographie du roi Lewanika entouré d'une de ses femmes, d'un esclave et d'une petite fille lui apportant un message. Cette photographie provient des pièces iconographique de l'inventaire de fonds Elise Kiener, Missionnaire au Zambèze : Consultable sur demande aux archives de la ville de Neuchâtel.

Illustration 4 : La Tombe de Christina Coillard. Cette photographie provient des pièces iconographique de l'inventaire de fonds Elise Kiener, Missionnaire au Zambèze : Consultable sur demande aux archives de la ville de Neuchâtel.

Illustration 5 : Portrait de François Coillard : COILLARD, François, *Sur le Haut Zambèze*, Imprimerie Berger-Lavrault, Nancy, 1890, p.IX.

URL : <http://www.defap-bibliotheque.fr/catalogue/notice-ensemble.php?mfn=FRDEFAPSME200804021648>

6. Annexes :

6.1 L' Afrique du sud coloniale entre 1884 et 1905 :



Illustration 6: Afrique du sud coloniale entre 1884 et 1905.

Source Encyclopædia Britannica

6.2 Essai de Carte du Lessouto par F.H. Krüger, 1882.

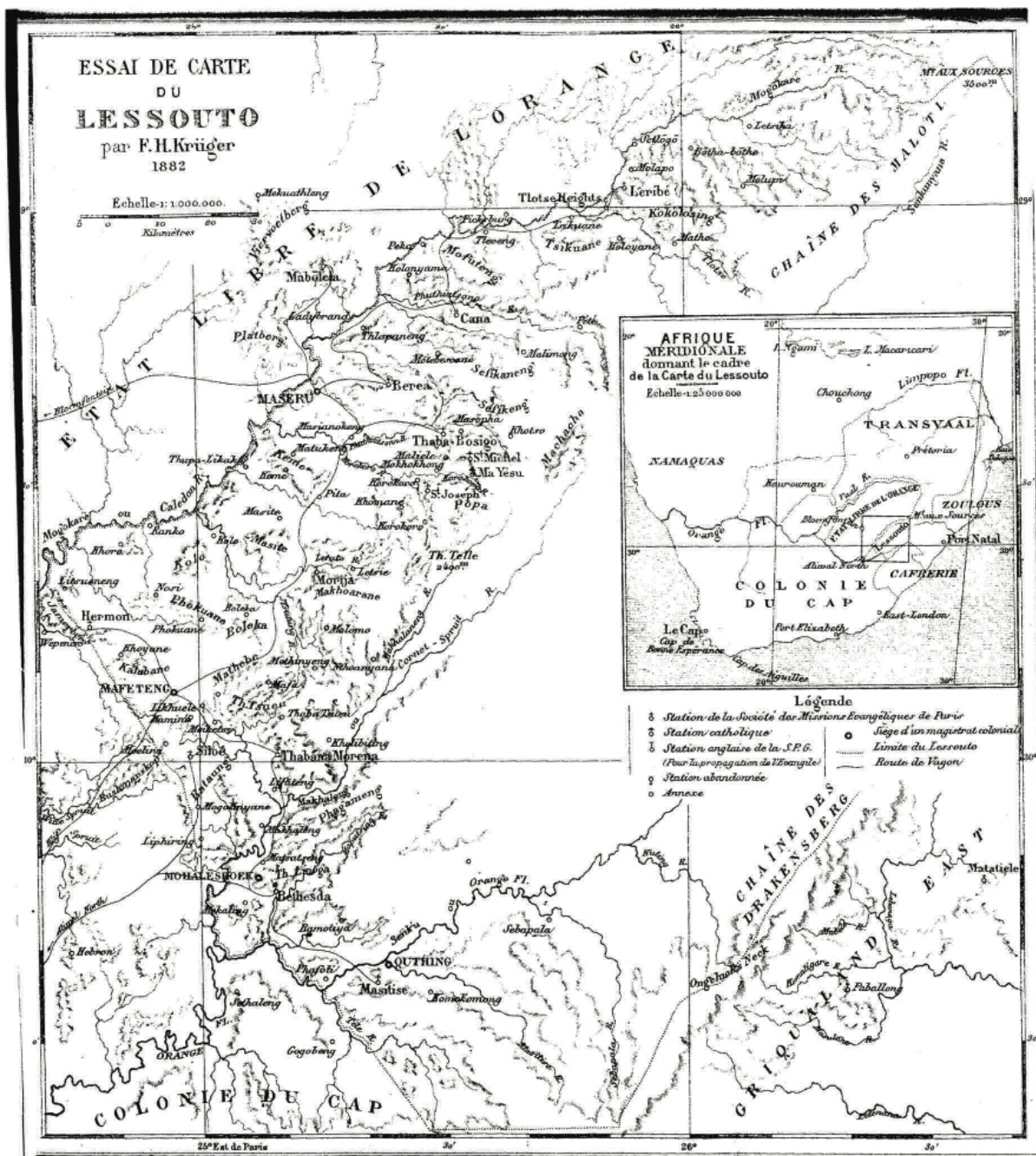


Illustration 7: Essai de Carte du Lessouto par F.H. Krüger, 1882. Source : Krüger FH., 1882, Essai de carte du Lessouto, Lesotho, *Journal des Missions Évangéliques*, 1883. © Défap-service protestant de mission. In KHAMA, Wendy N'guia, « Cartographie missionnaire et savoirs vernaculaires au Lesotho au XIXe siècle » in *Cartographier l'Afrique*, n°210, BNF-Cartes et Plans, 2011, p.149-162.